

**Damien Ehrhardt (UEVE)**

**Quelques réflexions sur les notions d'aires et d'espaces culturels dans les régions anglophones, francophones et germanophones**

Afin de comprendre le cheminement historique de notions comme « aires » ou « espace culturels », il convient de prendre en considération les concepts-clé de culture et de civilisation, dont la sphère varie en fonction des langues utilisées, mais aussi d'autres notions comme celles de *Kulturkreis*, de *cultural landscape*, de *Kulturraum*, d'*ethnoscape* ou de *third space*, qui se sont développées à différentes époques et dans plusieurs aires culturelles. Il n'est pas question ici de dresser un historique approfondi de toutes ces notions, en anglais, en allemand et en français, mais de situer quelques-unes d'entre elles dans leur contexte historique et politique, afin de mieux comprendre les enjeux d'une étude critique des aires culturelles aujourd'hui.

Je commencerai par croiser les différentes définitions d'aires et d'espaces avec celles de la culture, compte tenu de l'emploi de ces mots en français.

L'aire, du latin *area*, surface unie, désigne le terrain dur où l'on bat le blé, la surface plane du rocher où l'aigle fait son nid, le terrain délimité et aménagé pour une activité (*aire de jeu*) ou la surface d'un ouvrage quelconque et le nombre qui le mesure. Dans l'ensemble, on retient surtout la notion de surface délimitée et unie. A cela peut s'ajouter le caractère stable de cette surface comme dans l'expression « aire continentale » désignant une vaste région de l'écorce terrestre qui, au cours des temps géologiques, est demeurée stable et rigide. L'image du nid peut aussi évoquer l'aspect protecteur et peut-être même confiné de cette même surface.

L'espace, du latin *spatium*, contrairement à la notion d'aire, est une étendue indéfinie qui contient et entoure tous les objets, la représentation de cette étendue, en mathématiques un ensemble de points, de vecteurs, muni d'une structure, la géométrie à trois dimensions (dans l'espace par opposition au plan), le volume occupé par quelque chose, le milieu affecté à un usage particulier (« espace publicitaire »), l'étendue dans laquelle se meuvent les astres. Si l'aire est bidimensionnelle, délimitée, unie et stable, l'espace semble indéfini si ce n'est infini, variable, tridimensionnel voire plus. En effet, si Newton distinguait les trois dimensions de l'espace et la flèche du temps dans un repère spatio-temporel vide, conçu en dehors de la matière, depuis Einstein, il est question d'un espace-temps, dont la géométrie courbe est directement liée à la matière. Mais, la notion d'espace désigne depuis bien longtemps un laps de temps : ne dit-on pas l'espace d'un matin ? En outre, la notion d'espace est encore plus large puisqu'elle peut s'appliquer à des espaces imaginaires et à des idées chimériques. L'espace c'est aussi le vide de l'espace absolu chez Newton ou celui qui sépare deux mots d'une même phrase. La notion d'espace permet de nombreux entrecroisements dont témoigne la triplicité spatiale proposée par Henri Lefebvre, laquelle concerne à la fois la pratique sociale, les représentations de l'espace et les espaces de la représentation.

Avant-même d'aborder les différents emplois des notions d'aire et d'espace, je me propose d'opposer deux idéaux-types, ceux de l'aire et de l'espace :

AIRE	ESPACE
bidimensionnelle	tridimensionnel voire plus
délimitée	indéfini, infini
unie	multiple
stable	variable
confinée	ouvert

A ces deux notions d'aire et d'espace s'ajoute le concept de culture. Il s'agit d'une notion extrêmement large qui peut s'appliquer à l'action de cultiver la terre, à l'ensemble des structures sociales et des manifestations qui définissent un groupe social ou à un ensemble de connaissances acquises dans un ou plusieurs domaines. Ces acceptions du mot « culture » en français correspondent tout à fait à la distinction des trois notions de *Kultur* établie par Hans-Jürgen Lüsebrink :

1. La notion de culture intellectuelle-esthétique (*intellektuell-ästhetischer Kulturbegriff*), liée à la *Bildung* et à l'art. Elle repose sur la représentation d'un canon de valeurs esthétiques, morales et éthiques, incarnées par les œuvres de grands écrivains, artistes et compositeurs. Cette notion permet de distinguer la culture élitiste de la culture de masse et de la culture populaire
2. La notion de culture matérielle (*materieller Kulturbegriff*) ou instrumentale (*instrumenteller Kulturbegriff*) qui provient du sens étymologique d'*agricultura*.
3. La notion de culture anthropologique (*anthropologischer Kulturbegriff*) qui désigne l'ensemble du modèle collectif de pensée, de représentation et d'action d'une société.

Il sera donc possible de positionner différents modèles théoriques par rapport aux idéaux-types de l'aire et de l'espace, mais aussi par rapport à ces différentes acceptions du terme culture. Il est judicieux, dans cette représentation, d'opposer le pôle de la culture matérielle à celui de la culture spirituelle. Celui-ci renvoie à la fois à la notion de culture intellectuelle-esthétique et à celle de culture anthropologique. Qu'elle soit liée à la notion de culture élitiste ou à celle de religion, elle repose sur la représentation d'un canon de valeurs les plus diverses : esthétique, éthique, religieux...

La culture anthropologique implique souvent l'usage du terme *cultures* au pluriel, la culture intellectuelle-esthétique, en revanche, s'emploie au singulier. Ce choix importe peu ici dans la formulation des catégories en tant que telles, car les concepts d'aire et d'espace culturels se réfèrent à l'adjectif *culturel*, et non au substantif *culture*. Appadurai privilégie cette forme adjectivée :

Si le substantif « culture » semble entraîner des associations avec une conception ou une autre de la substance, d'une manière qui de surcroît jette sur la question plus d'ombre que de lumière, l'adjectif « culturel » nous ouvre les portes d'un royaume de différences, de contrastes et de comparaisons qui se révèlent plus utiles.

Les modèles étudiés peuvent être situés par rapport à un espace multipolaire à la Bourdieu, utile pour déjouer les bipolarités : cette représentation peut confronter les idéaux-types de l'aire et de l'espace (axe horizontal des abscisses) aux pôles culture matérielle et culture spirituelle (axe vertical des ordonnées). Toutes les notions se situeront entre ces pôles, à l'intérieur de chacun des quatre quadrants suivants :

- A, en bas à droite : espaces culturels prenant en compte la culture matérielle

- B, en bas à gauche : aires culturelles prenant en compte la culture matérielle
- C, en haut à gauche : aires culturelles fondées presque exclusivement sur la culture spirituelle,
- D, en haut à droite : espaces culturels fondées presque exclusivement sur la culture spirituelle.

**Le quadrant A** regroupe les notions les plus anciennes de *Kulturkreis* et de *Cultural Landscape*. Le concept de *Kulturkreis* (cercle culturel), apparu dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, a été popularisé par Frobenius (1898), Ratzel (1899) ou Graebner (1911). Selon leur théorie des « stades de transformation », les différentes cultures ne se seraient pas développées uniformément, mais seraient passées par des stades successifs, au cours desquels elles ont pu subir des transformations. Des cercles culturels en nombre limité peuvent se développer à différentes époques et dans différents lieux. Ils se diffusent à partir d'un centre culturel.

L'*Anthropogeographie* de Ratzel (1882-1891) fait correspondre à la diversité des sociétés humaines une diversité égale de milieux naturels. Influencé par Darwin et sa théorie de l'évolution, il utilise ces concepts à l'échelle plus générale des Etats, comparés à des organismes vivants qui croissent avant de décliner. Selon lui, le peuple se développe en fonction de sa situation géographique : lorsqu'il s'est bien adapté à une contrée, il cherchera à en envahir une autre. La conception des frontières comme l'expression d'un mouvement organique et anorganique conduit à justifier la récupération des espaces voisins moins vigoureux, ce qui va dans le sens d'une légitimation du pangermanisme. Les idées de Ratzel, et notamment la notion de *Lebensraum*, ont été instrumentalisées par les Nazis, ce qui a d'ailleurs fortement discrédité les études culturelles sur l'espace après la Seconde Guerre mondiale. Il fallait attendre la vision renouvelée de Foucaud et de Lefebvre avant de réhabiliter l'espace dans les études culturelles. La notion de *Kulturkreis* prend donc en compte la culture matérielle et s'apparente beaucoup plus à la notion d'espace qu'à celle d'aire : en témoigne la conception organique et évolutive des cercles culturels.

Influencé par les recherches de l'aire culturelle germanophone, Carl Sauer, fondateur de l'Ecole de Berkeley, a développé la notion de *cultural landscape* aux Etats-Unis à partir de la fin des années 1920. Cette notion s'applique à la modification du paysage naturel par la culture humaine, qu'elle soit matérielle ou non-matérielle, afin de parvenir à un paysage culturel. Loin de délimiter des zones à la surface du globe, Sauer étudie le fonctionnement des cultures et leur rapport à l'environnement à l'échelle régionale, tout en mettant en lumière les équilibres planétaires et la manière avec laquelle la civilisation occidentale serait susceptible de les mettre en péril. Le concept de *cultural landscape* s'appuie sur la culture matérielle et l'écologie. Carl Sauer ne s'est pas beaucoup intéressé à la réflexion sur les aires culturelles qui a été développée par ses élèves.

**Le quadrant B** présente les concepts d'aires de civilisation (Mauss, Braudel). Selon Marcel Mauss, dans « Les civilisations. Eléments et formes » (1929/1930), « une civilisation a, à la fois, une aire et une forme ». Si la forme d'une civilisation regroupe les éléments typiques des sociétés qui la composent, l'aire de civilisation représente l'étendue géographique de répartition des phénomènes caractérisant celle-ci et l'ensemble des surfaces où « vivent des sociétés qui ont les représentations, les pratiques et les produits qui forment le

patrimoine commun de cette civilisation ». Une civilisation a « ses points d'arrêt, ses limites, son noyau et sa périphérie. La description et la définition de ces aires sont un travail capital pour l'histoire et (...) pour la science de l'homme ». Mauss pense que les civilisations se circonscrivent non seulement par la capacité d'emprunt et d'expansion, mais aussi par les résistances des sociétés qui les composent. Il dénote toutefois, à la fin de son texte, une tendance à l'uniformisation dans le processus que nous qualifions aujourd'hui de globalisation, due en grande partie à l'impact de la science et du cinéma. Mauss compte parmi les faits de civilisation des éléments très différents comme les industries, les arts, les sciences, les saveurs locales, l'aménagement du sol... Sa notion de civilisation prend donc en compte la culture matérielle. En outre, le fait que les civilisations tendent à se circoncrire renvoie davantage à la notion d'aire qu'à celle d'espace culturel.

Mauss a déjà mis en avant la dimension temporelle des civilisations. Braudel met encore plus ce point en avant : pour lui, les civilisations sont pérennes et leur histoire s'inscrit dans la longue durée, puisqu'elles subsistent même aux révolutions. C'est une notion qui s'applique à une réalité globale : un espace, une société, une économie et un ensemble de mentalités collectives. Les traits culturels peuvent présenter une grande diversité : la forme et le matériau des maisons, les langues et les dialectes, les goûts culinaires, l'agriculture (c'est lui qui distingue les civilisations du blé, du maïs et du riz), etc. Braudel distingue les civilisations européennes (Europe, Amérique) des autres : Islam, continent noir, Extrême Orient. L'unité de ces civilisations peut naître de facteurs très différents : la foi pour l'Islam, les techniques sociales, matérielles et communicationnelles maîtrisés en commun pour la Chine, etc. L'unité brillante de la civilisation européenne est due, selon Braudel, aux unissons qui lui donnent, « sur le plan le plus élevé de la culture, du goût et de l'esprit, une allure fraternelle, presque uniforme, comme si elle était envahie par une seule et même lumière ». Cette Europe des Lumières lui paraît comme un idéal à promouvoir. Braudel tient donc compte de la culture matérielle et détermine assez clairement un certain nombre d'aires culturelles sur le plan global.

**Le quadrant C** s'applique en grande partie à la vision *clashiste* des civilisations proposée par le politologue Samuel P. Huntington. Dans le contexte de la globalisation économique qui a suivi la chute du mur de Berlin, Huntington pense que les frontières du monde sont moins politiques, mais davantage civilisationnelles. Ainsi liées à des aires culturelles transnationales, elles prophétiseraient la multiplication des conflits de civilisations. Dans son article polémique de 1993 intitulé « The clash of civilisations », puis dans son livre éponyme de 1996, il distingue neuf grandes aires culturelles : les civilisations occidentale (Europe, Amérique du Nord, Australie et Nouvelle Zélande), latino-américaine, africaine (Afrique subsaharienne), islamique, chinoise (dont Corée, Viêt-Nam et Philippines), hindoue (Inde et Sri Lanka), orthodoxe (Russie et partiellement Europe de l'Est et du Sud-Est), bouddhiste (Tibet, Mongolie et Asie du Sud-Est) et japonaise. Le monde occidental, désormais réunifié, tendrait à s'effacer au profit d'autres aires culturelles – Huntington souligne la montée de la civilisation chinoise et la renaissance de la civilisation islamique – qui rejetteraient l'« Occidentoxication » et affirmeraient leur indépendance culturelle, voire culturelle. En effet, un coup d'œil sur la dénomination des aires culturelles suffit à souligner l'importance des religions et tout particulièrement des « religions non occidentales », dont le

renouveau serait, selon Huntington, « la manifestation la plus puissante de l'antioccidentalisme dans les sociétés non occidentales ». Il s'ensuit de ce profond clivage entre l'Occident, désormais réunifié, et les autres civilisations un profond clivage que masquait, jusqu'au début de la décennie 1990, l'antagonisme issu de la guerre froide. Huntington y ajoute les nouvelles alliances entre civilisations résultant d'une politique globale complexe, motivée par l'existence d'intérêts ou d'ennemis communs. Il localise une grande partie des conflits le long de la ligne de fracture entre la civilisation islamique et les autres aires culturelles, dont la civilisation occidentale. Cela explique pourquoi cette théorie a gagné du terrain précisément dans le contexte des événements du 11 septembre 2001 et de la Guerre d'Irak en 2003. S'il s'agit de l'une des théories les plus influentes de la communication interculturelle, elle reste très contestée. L'une des principales objections qui lui sont faites est la vision essentialiste des civilisations, considérées comme des entités homogènes refermées sur elle-même. En réalité, il existe toujours des interactions entre les cultures, qui laissent espérer un vivre-ensemble et un enrichissement mutuel. Et même un conflit comme celui du Proche-Orient, dont les implications essentielles semblent religieuses et culturelles, dépend d'un ensemble complexe de facteurs, parmi lesquels figure l'héritage du colonialisme. On peut citer parmi les nombreuses critiques, celle du géographe Yves Lacoste. Celui-ci propose un agencement du monde en cinq ensembles : l'Occident, le monde musulman, l'Inde, la Chine et les archipels et péninsules du pacifique occidental. Contrairement aux civilisations d'Huntington, les ensembles de Lacoste admettent les limites floues et mouvantes, l'interpénétration des aires de civilisation et la diversité interne de celles-ci. Huntington, loin de la culture matérielle, fait référence avant tout au caractère religieux des civilisations non-occidentales. En outre, sa vision essentialiste répond au modèle de l'aire culturelle.

Le modèle de Lacoste, en revanche, est orienté davantage vers **le quadrant D** qui regroupe aussi les concepts plus récents d'*ethnoscape* (Appadurai) ou de *third space* (Bhabha).

Dans la globalisation actuelle, nous sommes pris dans des flux culturels de dimensions différentes selon le point de vue adopté : à ce sujet, Appadurai distingue les *ethnoscap*es, les *médiascap*es, les *technoscap*es, les *financescap*es et les *idéoscap*es. Ces flux et les paysages qu'ils dessinent dans notre imaginaire ne sont pas convergents, ni isomorphes. A l'ère postcoloniale, Appadurai souhaite rompre avec l'opposition structurelle entre le centre et la périphérie. Empruntant à l'idée du rhizome-canal (Deleuze/Guattari), il se focalise sur les flux humains de la globalisation et l'expérience migratoire qui en résulte. Le concept d'*ethnoscape*, qui nous intéresse ici en premier lieu, s'applique à l'élaboration d'images et d'un paysage partagé dans le processus d'identification à un groupe diasporique. La construction de cette identité transnationale s'appuie sur des éléments très différents, à l'instar des productions nostalgiques de la mémoire ou des nouvelles technologies de la communication. L'*ethnoscape* concernant en premier lieu la ville globale est très éloignée de l'acception matérielle de la culture. Par ailleurs, cette notion participe, du fait de son caractère rhizomique et diasporique, à la déconstruction des aires culturelles et augure d'une nouvelle forme d'espace transnational.

Au lieu de la polarité qui se manifeste, par exemple sur le plan national, par l'opposition entre l'« existence » d'une nation et l'altérité d'autres nations, Bhabha se situe dans un tiers-

espace, celui de la Nation clivée et hybride, espace « marqué *sur un mode interne* par les discours des minorités, les histoires hétérogènes de peuples aux prises entre eux, les autorités antagonistes et les localisations tendues de la différence culturelle ». Cette écriture double est qualifiée de *dissémi-nation*. Le *third space* s'applique à une énonciation performative, elle aussi à mille lieues de l'acception matérielle de la culture. Tout comme l'*ethnoscape*, le concept de tiers espace contribue fortement à la déconstruction des aires culturelles.

Le fait que les modèles plus récents s'éloignent de la culture matérielle est très certainement dû à la diffusion des innovations et des produits agricoles à l'échelle globale. Ainsi, les outils ou les technologies ont cessé d'être spécifiques à un environnement naturel ou à une aire culturelle spécifique. D'un autre côté, l'uniformisation des technologies et des constructions (aéroports internationaux ou zones industrielles) tendent à faire disparaître – ne serait-ce que partiellement – la diversité des paysages. S'y ajoute aussi l'importance du fait religieux, dont la visibilité se trouve accrue après la chute du mur de Berlin, dans un monde aux frontières de moins en moins politiques et de plus en plus civilisationnelles.

Comment expliquer le passage de l'espace à l'aire, puis le retour à l'espace ? Après la Seconde Guerre mondiale, la notion de temps a été préférée à celle d'espace, en raison de son instrumentalisation par la propagande nazie. Le terme *Raum* n'a pratiquement plus fait l'objet d'études dans les régions germanophones, à l'exception de l'emploi du terme chez des auteurs comme Simmel ou Benjamin.

L'apparition de la notion d'aire est liée au moins à deux facteurs :

- l'émergence des *area studies* qui se sont beaucoup développées aux Etats-Unis essentiellement pour des raisons géopolitiques, sous l'impulsion notamment du National Défense Education Act (1958), il faudrait voir dans quelle mesure cette conception se retrouve dans l'étude des aires culturelles en France ;
- la construction d'une civilisation européenne pérenne après les horreurs des deux guerres mondiales. Cette civilisation, fondée sur l'esprit des Lumières, se situerait au-delà des différences culturelles et nationales. Si la civilisation européenne est perçue comme un modèle universel dans les années 1960, la situation change dans les années 1990. Après la chute du mur de Berlin, se développe dans l'entourage des néoconservateurs états-uniens une vision *clashiste* du monde, selon laquelle l'Occident désormais réuni (Europe, Amérique du Nord, Australie) serait la cible d'autres civilisations, dont la civilisation islamique.

Avec la fin des grands récits (Lyotard 1979), la postmodernité accorde moins d'importance à la catégorie temporelle. Parallèlement, le concept d'espace est réintroduit dans la recherche internationale, depuis le milieu des années 1980. La fin de la guerre froide et l'expansion des marchés dans le cadre de la globalisation économique ont profondément modifié la représentation de l'espace et la cartographie du monde. Désormais, le développement global ne dépend plus seulement des nations, mais d'une constellation de réseaux de dépendances et de relations mutuelles au niveau international.

En Allemagne aussi, le terme *Raum* est réintroduit. Il se retrouve dans la notion de *Kulturraum* qui s'applique à des espaces transnationaux comme l'Europe ou la Méditerranée, à même de comprendre les processus complexes de la globalisation et les conflits qui en découlent, ou dans celle de *Kulturareal*, forgée sur le modèle des *cultural areas*. Ce dernier

concept s'applique à une région regroupant des peuples indigènes ou des ethnies disposant d'éléments et de biens culturels communs. La carte des *Kulturareale* – il en existe une cinquantaine actuellement – a l'avantage de mettre en lumière les minorités au détriment de la culture dominante. Ces espaces sont déterminés essentiellement dans un but heuristique et ne sauraient se concevoir comme des entités fixes et immuables.

Où pourrait se positionner le modèle que nous recherchons pour l'étude des aires culturelles ? Peut-être au milieu, entre les différents pôles. Toujours est-il qu'on note un retour vers la culture matérielle, avec la prise en compte des enjeux planétaires et la perspective bioculturelle, délicate mais d'une importance décisive à l'heure du (*neuro*)-*biological turn* des études culturelles (Bachmann-Medick), qui devrait ouvrir le dialogue entre les sciences humaines et sociales, d'une part, et les sciences naturelles, d'autre part, afin de parvenir à une « métadiscipline » située dans un tiers espace entre sciences et humanités.